

MARIE VON EBNER-ESCHENBACH

# TOUT UN LIVRE TOUTE UNE VIE

APHORISMES

*traduit de l'allemand par Jean-Yves Masson  
en collaboration avec Philippe Giraudon*

*Posface de Jean-Yves Masson*



La Coopérative

SPECIMEN

Titre original : *Aphorismen*

© Éditions de la Coopérative, 2017  
pour la traduction et la postface.  
[www.editionsdelacooperative.com](http://www.editionsdelacooperative.com)

Diffusion-distribution : Les Belles Lettres

TOUT UN LIVRE  
TOUTE UNE VIE

APHORISMES

SPECIMEN

SPECIMEN

*Un aphorisme  
est le dernier anneau  
d'une longue chaîne  
de pensées.*

SPECIMEN

Sois le premier à dire une chose qui va sans dire, et tu seras immortel.

Ce qui nous ravit dans la beauté visible n'est jamais que la beauté invisible.

Ceux qui ne comprennent que ce qui s'explique comprennent très peu.

On peut réfuter un jugement ; un préjugé, jamais.

La confiance est du courage ; la fidélité, de la force.

Les gens d'aujourd'hui sont nés pour blâmer. D'Achille tout entier, ils ne voient que le talon.

Heureux les pessimistes ! Quelle joie ils éprouvent chaque fois qu'ils peuvent prouver que la joie n'existe pas.

Pour parvenir à une réussite ordinaire, il faut avoir aspiré à l'extraordinaire.

Sois vainqueur, mais ne triomphe pas.

Le hasard, c'est la nécessité couverte de voiles.

Regarder sans envie les autres remporter des succès que l'on aspire à connaître soi-même, c'est de la grandeur.

L'arrogance est un vice plébéien.

L'ardeur des naïfs à la controverse doit inspirer de la patience ! Il n'est pas aisé de comprendre que l'on ne comprend pas.

La plus grande indulgence envers quelqu'un vient de ce qu'on désespère de lui.

Vieillir, c'est devenir voyant.

La grâce est une émanation de l'harmonie intérieure.

La vérité la plus simple et la plus banale nous apparaît instantanément neuve et merveilleuse sitôt que nous en faisons l'expérience par nous-mêmes pour la première fois.

Comme il faut être sage pour être toujours bon !

Rien n'excite autant les railleries cruelles des esprits positifs que la noblesse d'âme dont ils se sentent profondément incapables.

Bien souvent, nous n'exigeons d'autrui des qualités qu'afin de permettre à nos défauts de s'étaler plus à leur aise.

Le plus intelligent capitule ! Triste vérité. Elle explique pourquoi la bêtise gouverne le monde.

Artiste, ce dont la création n'est pas pour toi nécessaire, tu ne dois pas vouloir le créer.

Plus tu t'aimes toi-même, plus tu es ton propre ennemi.

Persévérance implacable et renoncement sans plainte sont les deux pôles extrêmes des forces humaines.

Il n'est rien qu'on manque aussi souvent, et de manière irréparable, qu'une occasion qui se présente tous les jours.

Nous apprenons ordinairement à attendre une fois que nous n'avons plus rien à attendre.

La passion est toujours une souffrance, même quand elle est comblée.

La bêtise timide et la pauvreté honteuse sont sacrées pour les dieux.

S'il existe une foi capable de déplacer des montagnes, c'est la foi qu'on peut avoir en ses propres forces.

Les conséquences de nos bonnes actions nous poursuivent sans pitié et sont souvent plus dures à supporter que celles des mauvaises.

La gentillesse des gens méchants est pareille au feu follet. Pour peu que tu te fies à sa lueur flottante, il te mènera infailliblement dans le marécage.

Les enfants brûlés ont peur du feu ou s'entichent de lui.

Il y a des femmes qui aiment leur mari d'un amour tout aussi aveugle, exalté et énigmatique que des nonnes aiment leur couvent.

La pitié, c'est l'amour *en négligé*.

Les mariages sont conclus au Ciel, mais s'ils sont réussis ou non, on n'y prête là-haut aucune attention.

Celui qui croit que la volonté humaine est libre n'a jamais aimé ni haï.

La plupart des gens ont besoin de plus d'amour qu'ils n'en méritent.

Un poète qui connaît un seul être humain peut en décrire cent.

L'une des chances les plus rares qui puissent nous échoir est l'occasion d'un bienfait accompli à bon escient.

C'est l'inimitable qui séduit la plupart des imitateurs.

Posséder et ne rien donner est dans bien des cas pire que voler.

Le pauvre ne pense jamais que chez le riche la générosité soit une vertu.

Les gens que l'on ne contredit jamais sont ou bien ceux que l'on aime le plus, ou bien ceux que l'on estime le moins.

Celui qui fait preuve du plus d'indulgence est celui qui en a le moins besoin pour lui-même.

Quand un être nous inspire en même temps de la pitié et du respect, son emprise sur nous est sans limites.

Nul ne peut entendre raison s'il n'en a pas déjà un peu.

Quand quelqu'un est capable d'une chose dont les gens ordinaires sont incapables, ces derniers se consolent en se disant qu'il est assurément incapable de tout ce dont ils sont capables.

d'un humanisme foncier qui s'efforce de concilier valeurs chrétiennes et idéaux rationalistes hérités des Lumières. On ne mesure plus aujourd'hui à quel point les seconds sont apparus comme ennemis des premières. La position chrétienne implique une conscience lucide de l'imperfection naturelle de l'homme, marqué du sceau du péché originel et incapable de s'en délivrer seul ; les Lumières, au contraire, ont affirmé la possibilité pour l'intelligence humaine de se guider seule vers le bien.

Après s'être farouchement combattus, les deux courants, dans la pensée des libéraux comme Marie von Ebner-Eschenbach, se trouvaient plutôt dans une relation d'émulation et de complémentarité. C'est en tout cas cet humanisme désireux de vaincre les préjugés obscurantistes qui dicte par exemple l'engagement public de la romancière lorsqu'elle met son prestige au service de la création, en 1891, d'une « Association de lutte contre l'antisémitisme » due à l'initiative de l'écrivain Arthur Gundaccar von Suttner (1850-1902).

Le recueil des *Aphorismes* de Marie von Ebner-Eschenbach peut être considéré comme le centre de son œuvre. Il est en tout cas aujourd'hui, de loin, son ouvrage le plus populaire dans les pays de langue allemande. L'écrivain l'a constitué à partir de carnets tenus tout au long de son existence, et l'a peu à peu augmenté. La dernière édition, à laquelle se conforme la présente traduction, figure dans le premier tome de ses *Œuvres complètes* en 1905 et compte 582 aphorismes. Il nous a semblé que l'un d'entre eux : « Tout un livre – toute une vie », pouvait lui servir de titre puisqu'il en définit parfaitement la nature. Un tel ouvrage, où l'expérience d'une vie entière vient se refléter, peut à bon droit figurer au catalogue d'une maison d'édition dont

les choix font de l'écriture un chemin de sagesse, animé du désir de transformer et d'améliorer le monde.

Comme en témoigne également *Le Livre des amis* de Hugo von Hofmannsthal, précédemment paru aux mêmes éditions, l'aphorisme est un genre littéraire qui jouit en Autriche d'une faveur toute particulière. La littérature autrichienne est particulièrement riche en auteurs qui l'ont pratiqué, de Karl Kraus à Peter Handke, d'Arthur Schnitzler à Richard Beer-Hofmann. Marie von Ebner-Eschenbach est tout naturellement mise, à bon droit, au rang de ses maîtres incontestés. Pourtant, un trait singulier la distingue des auteurs que l'on vient de citer, qui lui sont tous postérieurs : alors qu'ils sont issus de la tradition qui remonte aux fragments des romantiques allemands, c'est à celle des grands moralistes français, comme la Rochefoucauld ou Vauvenargues, qu'elle se rattache pour sa part. Formée dès l'enfance, nous l'avons dit, à la pratique courante du français, elle les connaissait fort bien. Avant elle, Goethe, grâce au recueil posthume de ses *Maximes et réflexions*, avait déjà largement contribué à implanter cette tradition classique dans la langue allemande.

Par leur concision, les aphorismes de Marie von Ebner-Eschenbach sont en réalité des *maximes*, marquées par la recherche d'une formulation frappante qui fixe l'éclair de la pensée – alors que le fragment romantique, comme son nom l'indique, s'abstient de toute clôture, exclut tout achèvement. Chaque aphorisme, comme le proclame l'auteur en tête du recueil, « est le dernier anneau d'une longue chaîne de pensées ». Le lecteur peut le lire lentement et méditer en le confrontant à sa propre expérience. Cette recherche de la perfection stylistique fondée sur la *brevitas* des anciennes

sentences (art qui consiste à faire tenir le plus de choses dans le moins de mots possibles) fait tout le prix de cet ensemble, sorte de trésor d'expérience que la romancière a voulu partager avec ses lecteurs.

Les aphorismes de ce volume ne sont pourtant pas seulement issus d'une tradition savante. Ils ont un autre modèle stylistique : le proverbe populaire. Aussi n'y a-t-il rien d'étonnant à ce que certains d'entre eux soient effectivement passés en proverbes dans la langue courante. On les retrouve parfois sur des cartes postales et même, aujourd'hui, sur des vêtements. Citons-en quelques-uns parmi les plus connus : « Qui ne sait rien est forcé de tout croire » ; « Il est plus facile d'aider celui qui a faim que celui qui est repu » ; « Les plus petits pécheurs font les plus grands pénitents » ; sans oublier, dans un registre plaisant qui n'est pas le plus fréquent sous la plume de notre auteur : « On ne croit aux rhumatismes et au véritable amour qu'une fois qu'on en est atteint », que nous avons vu récemment à la devanture d'une pharmacie en Autriche, sur une affichette vantant les mérites d'un antalgique. De telles phrases, l'allemand aime à les nommer des « paroles ailées », parce qu'elles volent de bouche en bouche, au point qu'on finit par oublier qu'elles ont été écrites. Elles l'ont été, pourtant, et c'est au patient travail de l'écrivain que songe sans doute Marie von Ebner-Eschenbach quand elle note : « Bien des paroles ont longtemps cheminé à pied avant qu'il ne leur pousse des ailes. »

La réussite littéraire de ce livre est donc, nous semble-t-il, d'opérer la synthèse des deux courants, savant et populaire. Réussite *littéraire*, car ici l'écriture est première, et il ne s'agit pas, contrairement à ce qui se passe chez les auteurs

de maximes proprement philosophiques, de dégager les différentes facettes d'une seule et même grande intuition philosophique illuminant tous les aspects de l'expérience. Cela n'empêche pas qu'il y ait, dans le recueil des aphorismes de Marie von Ebner-Eschenbach, un ensemble cohérent de convictions personnelles. Mais le dessein qui a présidé à leur genèse consiste plutôt à tirer du chaos des faits vécus les leçons susceptibles de dessiner les contours d'une sagesse pratique, transmissible et applicable.

Comme tous les moralistes, Marie von Ebner-Eschenbach traque impitoyablement les faiblesses de la nature humaine, pour la plupart dictées par l'amour-propre ou l'égoïsme : « Même l'être le plus noble est incapable d'apprécier vraiment à sa juste valeur une action que lui-même n'aurait pu accomplir en aucun cas. » Ou : « Quelles excuses ne trouvons-nous pas aux travers et aux iniquités dont nous tirons avantage ! » Et encore : « Nous sommes prêts à nous blâmer nous-mêmes – à condition que personne n'acquiesce. » Mais son souci est de ne pas s'abandonner au pessimisme que cela pourrait justifier et de tracer les contours d'une conduite moralement noble, avant tout fondée sur la bonté, dont la possibilité et même l'exigence de principe sont constamment réaffirmées.

La bonté selon Marie von Ebner-Eschenbach est tout sauf mièvre ; c'est cette « bonté forte » que Jean Genet lisait dans le regard des autoportraits de Rembrandt. Elle est fondée sur l'intelligence (car « ce n'est pas un péché d'être un imbécile, mais ce sont les imbéciles qui commettent les pires péchés ») et exclut la faiblesse (notre auteur n'a pas de mots assez durs à l'égard des faibles, responsables, comme on le voit dans ses nouvelles, de la plupart des maux).

La bonté exige une autre qualité, que la romancière possédait au plus haut point : « Sans imagination, pas de bonté, pas de sagesse. » Opposée à l'intellect froid et calculateur, comme chez les plus grands romantiques, l'imagination est pour elle la faculté sans laquelle il ne saurait y avoir de moralité authentique, puisque c'est par elle seulement qu'on peut se mettre en pensée à la place d'autrui. Cependant, il n'est pas question qu'elle remplace l'intelligence. Pour notre auteur, « un idiot qui doit juger quelqu'un peut tout au plus se mettre à sa place, mais jamais adopter sa façon de penser et de sentir ». Tout en dénonçant sans relâche les prétentions de l'intellectualisme, Marie von Ebner-Eschenbach n'a de cesse de rappeler que le manque d'intelligence rend impossible tout épanouissement harmonieux de l'humanité.

L'intelligence, le droit à l'éducation et la possibilité d'exercer leurs talents, elle est l'une des toutes premières en Autriche, et presque la seule de sa génération, à les revendiquer pour les femmes. « La question de la condition féminine, écrit-elle, a fait son apparition le jour où une femme a appris à lire. » Ce n'est pas là pour elle une question de « libéralisation » des mœurs (rien de tel, on s'en doute, n'apparaît dans son œuvre) mais plutôt un enjeu métaphysique. Il s'agit pour la femme d'accéder à son être profond, à sa vérité intime, au lieu de se conformer superficiellement à ce que le monde attend d'elle : « Qu'on n'exige pas des femmes la vérité aussi longtemps qu'on les éduquera dans la croyance que le but principal de leur vie consiste à plaire. »

Quand Marie von Ebner-Eschenbach constate avec une amertume teintée d'ironie que « les seuls honneurs que le monde ne conteste pas à une femme sont ceux dont elle

jouit quand les honneurs dus à son mari rejaillissent sur elle », il nous est facile d'y percevoir un écho de sa propre expérience du monde aristocratique, où sa renommée littéraire ne pesait pas lourd face à la reconnaissance officielle dont bénéficiait son époux.

Les aphorismes qui s'aventurent sur le terrain politique n'ont pas vieilli, et certains sont d'une audace remarquable. L'écrivain se montre lucide à l'égard des tentatives désespérées de la monarchie habsbourgeoise pour maintenir certaines traditions, par exemple quand elle constate que « tous les droits historiques vieillissent ». Pour elle, « une coutume est déjà condamnée quand nous n'avons d'autre argument à produire en sa faveur que celui de son universalité ». Une chose est certaine : à aucun moment elle ne se situe du côté des dominants. On trouve chez elle une vraie révolte contre les mauvais traitements réservés aux faibles, à ceux qui ne peuvent se défendre. Deux aphorismes qu'elle a placés côte à côte affirment successivement qu'« il n'est pire injustice que le droit du plus fort », et que « les privilèges sont les plus grands ennemis du droit ». Ces deux convictions dessinent les contours d'un réformisme confiant dans le pouvoir des lois pour améliorer la condition humaine.

Enfin, l'un des thèmes qui reviennent le plus souvent au fil des pages de ce recueil est certainement celui de la création artistique, de sa difficulté, de la vocation qui doit la soutenir, et de la rareté de ses réussites. Il est significatif que le plus long de tous les aphorismes soit celui qui décrit la « conscience artistique ». Marie von Ebner-Eschenbach en fait « une force morale sans laquelle notre force intellectuelle ne produit que des formes vagues ». Que l'art et la morale, de ce point de vue, se rejoignent, c'est la conviction

qui domine toute son œuvre. Pour elle, l'intégrité artistique est une exigence morale dans la mesure où il s'agit pour l'artiste de ne jamais trahir la vérité.

C'est cet effort de vérité, avec le devoir de lutte intérieure qu'il comporte pour arriver à l'expression juste comme à l'attitude juste dans l'existence en général, qu'ont admiré les lecteurs qui, de génération en génération depuis un siècle, ont ménagé à ce petit ouvrage une place de choix dans leur bibliothèque. Il est de ces livres auxquels on ne cesse de revenir et dont la profondeur se dévoile peu à peu au cours de la vie. Puisse-t-il, en France aussi, devenir le fidèle compagnon des meilleurs esprits.

*Jean-Yves Masson.*